La Muse campagnarde

C'était un sombre soir d'orage...

A la suite de je ne sais quelles circonstances, je me trouvais sur l'unique falaise de notre bord de mer, à contempler le ciel en mouvement. Les nuages, gros édredons joufflus, ventrus, mamelus et fessus, roulaient, se bousculaient, bouchaient tout l'horizon. La mer virait au vert, rageuse, ravinée, crachant sa mousse blanche à la crête des vagues.

Quand, tout à coup, ce fut l'enfer. Le tonnerre et l'éclair. Une grande zébrure, fulgurante, une immense lueur éblouissante à travers ciel. Une lézarde au laser.

La foudre venait de tomber à quatre pas de moi, juste à la pointe de la falaise.

Je n'y voyais plus rien, je n'entendais plus rien.

Un silence opaque.

Rompu bientôt par une voix bêlante qui trouait le brouillard flottant sur les rochers.

« Par les cornes du Grand Cervidé, j'ai failli déraper et me fracasser contre ce roc, Corne d'Auroch, et vous pas de mal ? Ohé, ohé... »

A l'impact de la foudre se tenait un bélier. Un bélier bien bâti, la corne arrogante, enroulée en spirale, le pied piaffeur, le poil tout enflammé et frisé de rage contenue. Contenue plutôt mal cette rage, car, dès qu'il m'a vu, sa fureur a redoublé.

« Cornegidouille ! Quel est donc cet andouille, ce jeune olibrius, ce curieux, cet intrus ? Récite ton Orémus car, je te le dis mordicus, parole de Cornélius, je te fonce dessus, sus, sus ! »

Et soufflant des naseaux, il se jeta sur moi.

La fuite m'étant impossible, j'évitai la charge d'une feinte de corps, gracieuse et salvatrice… le furieux, emporté par son élan, vint percuter la paroi rocheuse à laquelle je m'adossais. Un choc titanesque ! Un vrai coup de bélier… fendu ! Eclaté comme une noix !

Du bon rocher pourtant, datant du Jurassique, solide d'aspect et pourtant ouvert comme une grenade… et notre furibond, à peine abasourdi, mais calmé, placide même… et soudain le feu a pris dans les entrailles du rocher. Des flammes bouillonnantes, le brasier, la fournaise. Un flamboiement dément, mais, éphémère. En quelques secondes il ne restait plus de cette vive incandescence que tisons, fumerons, braises, cendres. Cendres noires qu'un vent, venu du cœur de la roche, dispersait en volutes fumantes. Bientôt ces volutes prirent la consistance de filaments bouclés. Oui, c'était bien une chevelure qui, à présent, montait des cendres, flottait, s'ébrouait s'enroulait, retombait. Tantôt cascade d'ombre, tantôt coulée de miel. Toison d'Or ? Cheveux d'Éléonore ? Crinière de licorne ?…

Va savoir…

Puis ce fut un visage, au regard de braise, puis un corps en forme d'amphore, une apparition, quoi ! Pas la vierge non, peut-être sa demoiselle d'honneur, une simple mignonnette ! Mais belle, belle à tirer un fainéant de l'ombre ! Et quels atours ! Chemisier à dentelles d'Alençon, petit tablier blanc sur une jupe rouge, jupons à falbalas et sabots vernis noirs… mignonne à croquer ! On aurait dit une étiquette de camembert !

Tandis que je la contemplais, le bélier a repris ses invectives :

« Corne de Capricorne, qu'on le change en crapaud, en têtard, en homard, en calmar, ce cafard, ce mouchard !

— Du calme Cornélius, l'interrompit la belle, je sais très bien que, suivant les ordres d'en-haut, aucun mortel ne doit nous voir, mais je suis persuadée que ce garçon peut garder un secret, n'est-ce pas ?

— Promis, dis-je, bouche-cousue. Que l'enfer s'ouvre sous

mes pieds si je ne tiens pas ma langue !

— C'est ça. Comptez là-dessus et deux et deux font trois ! Rugit le bélier.

— Dites-moi Miss, il est à vous cet animal, il est un peu marteau, non ? Marteau-pilon même, il a failli m'aplatir...

— Oh il est plus vif que méchant. Il a agi sur un coup de tête.

— Eh, eh, vous faites de l'esprit ? Vous devez être de la ville vous, non ?

— Ecoute, je n'ai pas le temps de répondre à toutes tes questions, ce coup de foudre m'a mise en retard et mon travail n'attend pas.

— Du travail, permettez que je vous aide à rattraper le retard...

— Au point où nous en sommes... viens petit homme ! »

Là-dessus, la belle monte sur son bélier. En amazone, mazette ! Moi, j'enfourche l'animal, croyant que le drôle allait bondir d'un rocher à l'autre. Pensez-vous, il soufflait comme un bœuf, frémissait de la corne et trépignait sur place, comme celui qui n'arrive pas à mettre en marche la machine.

Et puis c'est venu.

Peu à peu, dans un bruissement de soieries froissées, j'ai vu se déployer, tout le long de ses flancs, une ribambelle de petites ailes latérales et d'élytres cornées, vous l'auriez deviné. Et le bougre en connaissait le mode d'emploi, croyez-moi ! Quelques battements d'ailes, un décollage à vous laisser les semelles au plancher, et nous filons plein ciel.

Bonsoir la décompression !

« Sur la droite de l'appareil vous pouvez voir les gros cumulus gris... Paysage malsain : mou, flasque, glauque, spongieux... ça pègue quoi !... »

Passée cette mélasse, nous découvrons le ciel, le vrai ciel, nickel !

A portée de main, les étoiles clignotent et jouent à cache-cache derrière de légers nuages poussés par les zéphyrs. Pas des nuages gris cette fois, non, violets, indigos, bleus, verts, jaunes, rouges, multicolores, prismatiques.

Le bélier zigzague, pour foncer sur chaque nuage et la demoiselle, d'un geste vif, arrache à chaque couleur un lambeau vaporeux. Elle range ensuite, avec soin, tous ses larcins dans les innombrables poches de son tablier.

Elle en fait peut-être collection, pensai-je.

Quand elle a estimé posséder des échantillons de nuages de toutes les couleurs, de toutes les nuances, nous avons quitté les parages. Notre bélier-pilote a amorcé un piqué vertigineux vers la garrigue, suivi d'un vol en rase-mottes. Et là, au-dessus des touffes de plantes odorantes, la demoiselle continuait sa cueillette, mais de quoi ? Je ne saurais vous dire car elle ne ramenait rien dans sa main cette fois... Pourtant elle avait toujours l'air satisfait. Moi je ne posai plus de questions, faut dire que j'avais le plus souvent ses mèches de cheveux sur les yeux ou dans la bouche, un vrai délice. Et puis, fallait se cramponner ! Le bélier enchaînait looping sur looping pour essayer de me désarçonner, pardi ! La donzelle se tenait aux cornes de son animal, mais moi, pour m'accrocher, je n'avais que sa taille, une taille si fine que je craignais de la voir se casser en deux à tout moment. On aurait dit un sablier, j'avais envie de la renverser !

Bref, pendant toutes ces considérations, nous avons encore changé de cap.

Ouf, nous planons maintenant tout en douceur, au-dessus du village de Maguelone.

Pas un bruit, pas un cri, tout est tranquille. Cette population de vignerons dort comme une souche.

Et voilà que le bélier se met à jouer les colibris, comme l'oiseau-mouche il frétille des ailes pour faire du sur-place, près de chaque cheminée. La demoiselle sort alors ses morceaux de nuages et les jette dans chaque conduit ! Là j'ai vu rouge :

« Hé là, petite inconséquente, vous jetez des vapeurs dans la maison des gens, en plein sommeil... vous ne vous rendez pas compte ?... toute cette humidité qui leur tombe sur la poitrine ! Ils dorment fenêtre fermée, ils risquent gros, dîtes ! La broncho-pneumonie, le croup, la trachéite ! Allons... allons... un peu de bon sens !

— Mais non, répliqua-t-elle, je ne fais aucun mal, tu ne m'as donc pas reconnue ? Voyons, je suis la muse campagnarde !

— Une muse c'est quoi, une grosse musette ? Ça musarde, ca s'amuse, quoi !

— Pas vraiment, là, comme tu vois, je travaille, je distribue des rêves...

— Pardon, tous ces nuages, coloriés comme une boite d'aquarelle, ce sont des rêves ?

— Eh oui ! Et parfumés ! En survolant la garrigue, j'ai récolté toutes ces senteurs d'herbes sauvages et médicinales. Je les ajoute aux rêves, justement pour éloigner les maladies dont tu parlais. Les dormeurs ne risquent rien, sois tranquille !

— Hum, hum... c'est bien, mais, dites-moi, j'ai constaté que vous donniez à chacun un rêve, d'accord, mais d'une seule couleur chaque fois. D'après vous, ils ne méritent pas mieux ces vignerons ?

— Ah c'est la règle, à pays de monoculture : rêves monochromes ! »

Bon, passons ! Un tel jargon ne m'incitait pas à la discussion.

Toutefois, convaincu qu'il s'agissait bien de rêves, je lui ai donné un coup de main pour sa distribution. Nous n'omîmes, je vous le promets, aucune maisonnée. Car je surveillais afin qu'elle n'oublie personne et même je la conseillai maintes fois sur le choix des couleurs : rouge ici, blanc par là, bleu par ci, vert là-bas, caca d'oie... en fin de course, nous arrivâmes au-dessus de la maison du père Six-fleurs, cet incessant rouspéteur qui jette des pierres aux petits, venant pissoter contre son mur. Alors je me suis écrié :

« Ah non, pas à lui, un raboussié pareil ne mérite pas de rêver !

— Désolé c'est le règlement, tout le monde y a droit, mais regarde, j'ai quelque chose qui devrait lui convenir. »

Du fond de sa poche elle a extirpé un rêve tout effiloché, difforme, barbouillé. Un vrai cauchemar qu'elle m'a tendu du bout des doigts.

« Parfait, dis-je, il se pétassera avec ça ! Faï tira ! »

Et je fis descendre le susdit cauchemar dans la cheminée du père Six-fleurs.

« Bien, se réjouit la muse, la tournée est terminée, maintenant récréation, je vais monter danser avec les anges...

— S'il vous plaît, encore une faveur ! Voyez, là-bas, la place du village, sur le monument aux morts, le poilu de 14, figé au garde-à-vous, endormi sous son casque depuis belle lurette, je suis sûr que vous ne lui avez jamais donné de rêve, à lui !

— Exact, avoua-t-elle, l'idée ne m'en était jamais venue, un rêve bleu, ça ira ?

— Eh non, une seule couleur ne lui suffit pas. Notre héros est tout en pierre, vous savez, il a l'esprit plutôt ankylosé. Pour lui, faudrait inventer un peu, ornementer, peaufiner... »

Alors, de ses doigts de fée, la muse a façonné un bijou de rêve : quelques arbres verts, un grand ciel bleu, une ferme entourée d'aubépines, une barrière, et au-delà, une douzaine d'oies dodues... aussitôt le soldat a souri dans son marbre, il est sorti de sa torpeur minérale, a jeté son fusil aux orties, a sauté la barrière et a conduit ses oies, droit devant lui dans le chemin creux, jusqu'à disparaître au premier détour... Depuis, au village, nous n'avons plus de monument aux morts.

« Oh la la la, plus de monument, plus de défilé, j'en connais qui ne vont pas pavoiser, faut trouver quelque chose pour compenser. Tenez, dis-je à la coupable, sur l'autre place du village, cette belle fontaine, avec ses trois dauphins crachant de l'eau sans fin, pourrait bien nous servir. Le rêve des dauphins, et le rêve de bien des habitants, serait de voir couler, au lieu des filets d'eau, des torrents de pastis... »

Sans rien dire, la demoiselle a dirigé son bélier vers la fontaine, elle a déballé le reste de ses odeurs, elle a dansé autour de l'édifice, a baisé la bouche des dauphins puis recueilli de l'eau dans le creux de sa main en me disant :

« Goûte, jeune homme... »

Est-ce du pastis, de l'anis, de l'absinthe, je ne sais, en tout cas c'est frais, parfaitement dosé et j'en ai trop goûté, à bouche que veux-tu...

Quand je relevai la tête, complètement ivre, la place était

vide. Le silence total. Au-dessus des nuages, là-bas vers le clocher, il m'a semblé pourtant entendre un grognement :

« Allons bon, je me suis accloché... heu.... pardon, accroché ! »

En réponse, un joli rire a fusé, lointain, lointain...

Adieu muse campagnarde. Elle était partie rejoindre ses amis séraphins, sans me dire ni au-revoir ni merci. Une fois seul, on se retrouve bête. On n'a plus que le souvenir... Moi je gardai un souvenir concret de l'aventure et de la belle, car, juste avant son départ, mes mains furetant dans ses poches, je lui avais dérobé quelques morceaux de rêves.

Ces rêves, je les ai conservés contre vents et marées.

Parfois, les soirs de spleen, de blues, quand le cafard s'installe, je les déroule mes lambeaux de rêves d'enfance, je les regarde, je m'y calfeutre et je me régale...

Ce n'est pas un remède d'égoïste, puisque la plupart de ces rêves sont, en fait, dans cette histoire et toutes mes histoires que vous allez lire dans ce livre...